

Escale sur les fortifications de la rade de Cherbourg

Par Hervé Constantin, dimanche 29 juin 2008

C'est dans les catégories "**Vu pour vous**" et "**Histoire**" que j'insère ce billet. Il aurait pu faire partie de "**Mes escales**" tant, à quelques encablures seulement de la ville de Cherbourg, ces sites offrent de dépaysement.

C'est dans le cadre de mes fonctions d'**officier patrimoine** de l'école des fourriers de Querqueville que j'ai eu le plaisir et l'avantage d'accompagner monsieur **Lionel Duigou** (ancien maître électrotechnicien reconverti dans le dessin) et monsieur **Yves Hubert** (ingénieur civil, en retraite, ex chef de l'antenne du Commissariat à l'Energie Atomique de l'île longue et spécialiste des fortifications) lors de leur visite des **forts et digues de la rade de Cherbourg**.



Le site du fort de Querqueville dont l'historique se trouve dans un billet, daté du 27 février 2008, de la catégorie "histoire" de ce blog.

Pour visualiser d'autres photos, vous pouvez vous rendre par le lien "[Mon espace photos](#)" sur une sélection réalisée à partir des quelques 300 photographies prises durant ces visites.

Le but de la visite était, pour monsieur Duigou, de s'imprégner de l'histoire, de l'ambiance et de prendre photos et esquisses en vue de croquer les bâtiments en les remettant dans le contexte du XIXème voire du XVIIIème siècle. Voici, en attendant les esquisses cherbourgeoises, un exemple de son travail :



Accompagné de monsieur Jean-Claude Dupuis, des Travaux Maritimes, et munis des autorisations nécessaires fournies par l'EV1 Alexis Edme, adjoint ORP de Comar Manche, nous avons navigué de **Chavagnac** à l'**Île pelée**, marché des ruines du **fort de l'Est** au **musoir Ouest**, sans oublier l'incontournable **fort de Querqueville**. De nombreuses surprises nous attendaient durant ces trois jours (23, 24 et 25 juin 2008).

Le fort de Chavagnac dans lequel j'avais déjà eu l'occasion de pénétrer s'offrit à nous dès le lundi matin. Le zodiac de l'école, piloté par le maître Gardin, nous laissa au bas de l'escalier glissant du petit port du fort. Ce bâtiment, dont la mise en vente est à l'étude, date du second empire. Le banc rocheux sur lequel il repose avait été découvert vers 1787 (rendant inutile le fort de Querqueville en construction). Ce n'est qu'en 1841 que fut prise la décision de sa construction qui ne commença réellement que 13 ans plus tard... Arasé en 1891, il fut recouvert d'une épaisse carapace de béton.

Lorsque nous y pénétrons, par la passerelle branlante, l'odeur des tas de guano qui feraient le bonheur de bien des jardiniers assaille nos narines délicates. Par-ci par-là, quelques cadavres de volatiles malchanceux. La mort côtoie la vie dans ce lieu où nidifient goélands, cormorans et autres espèces marines en parfaite cohabitation. Quelques pigeons malingres y ont même trouvé refuge et un petit passereau, au non charmant de pipit maritime, a nidifié juste à côté d'un nid de cormoran dans une baie de fenêtre. La plupart des œufs vus lors de la visite du mois de mai ont éclos et les oisillons, effrayés, surveillés du haut du ciel par leurs parents tournoyants en une ronde hurlante, surgissent de toute part. Des poussins morts gisent à côté de leurs frères et sœurs pas encore sevrés dans ou à proximité des nids. Le ménage sera sans doute rapidement fait par quelques « nécrophages » de leur espèce.

Sur le toit du bâtiment, un petit nombre de plantes marines rases s'accrochent contre les vents abritant, elles-aussi, quelques nids ou cachant de gros « poussins » presque prêts à prendre leur envol. La vue depuis "les hauts" de Chavagnac donne sur la digue de l'ouest (Querqueville) et sur la passe que surveillaient deux canons de rupture bien à l'abri d'un épais bétonnage ainsi que quatre autres positionnés sur les dessus. Le fort n'est pas relié à cette digue mais n'en est séparé que par quelques dizaines de mètres (80), totalement infranchissables à pieds secs. Une matinée nous a suffi pour faire ou refaire connaissance avec cet imposant édifice où ont vécu, dans des conditions plus que drastiques, plusieurs centaines de soldats. En effet, le fort de Chavagnac, armé de 5 officiers et 96 hommes en temps normal, pouvait, si nécessaire, loger jusqu'à 272 militaires.

L'après-midi du lundi fut consacrée au **fort de Querqueville**. Pas besoin de zodiac pour y parvenir et tout notre temps pour s'y promener. Il y a tant de choses à y voir que chaque visite apporte son lot de connaissances nouvelles. Peu de faune sur ce site mais une cinquantaine d'espèces de plantes (y compris quelques petites orchidées appelées orchis) répertoriées par les spécialistes.

Habituellement, c'est de la terrasse du bâtiment principal de ce fort que j'explique et fait découvrir la rade aux divers visiteurs en mal de culture locale. Le fort de Querqueville dont l'inachèvement permet de le considérer comme unique et digne du plus grand intérêt, a une histoire particulièrement intéressante et les diverses constructions et superpositions qui le composent en intriguent plus d'un. La détermination des différentes époques successives ayant vu l'ajout d'annexes, plus ou moins esthétiques, en tout genre à l'œuvre initiale est un véritable travail d'« archéologue ». (Monsieur Malchair qui a relu, corrigé et parfois complété cet article précise que le néologisme "bunkerarchéologue" fait doucement son chemin)

Construit sur ordre de Louis XVI à partir de 1787, ce fort devait protéger la ville de Cherbourg d'une invasion par l'ouest et compléter les défenses qui devaient être installées sur la grande digue en construction à cette époque. Il n'a en fait jamais eu de véritable rôle opérationnel mais a servi de casernement à des centaines de militaires qu'ils soient de l'armée de terre (du temps du polygone de tir) ou de l'aéronavale (puisqu'une base d'hydravions puis un aéroport ont été édifiés sur le site).

Première journée bien rempli, il ne reste à notre dessinateur qu'à relire ses notes et préciser ses esquisses comme au temps jadis des explorations maritimes lorsque les scientifiques accompagnant les navigateurs remontaient à bord des frégates mouillant au large d'une île sauvage ou d'une "terra incognita".

Sauvage ou redevenue telle, c'est sur l'**Île Pelée** que nous débarquons le mardi matin. La mer est presque d'huile et notre pilote de zodiac passe la matinée avec nous. Nous aurons donc le temps de profiter de la visite. La marée est basse mais qu'à cela ne tienne, on tirera le zodiac, moteur relevé, jusqu'à son point d'amarrage.

Accueillis par une nuées d'oiseaux de mer, goélands en tête (marins et argentés), cormorans et autres hûtriers pies, il nous suffit d'une dizaine de mètres pour nous retrouver, à quelques encablures de la ville dont le bruit ne nous parvient même pas, au sein d'un autre monde. Ce monde là n'est plus humain et, si les oiseaux avaient un semblant de conscience collective, nous aurions vite fait les frais de leur colère en un remake marin du film d'Alfred Hitchcock. La végétation est ici omni présente et pousse sans entrave (dopée par le phosphore du guano), désherbant ou tondeuses qui auraient d'ailleurs bien du mal à s'y frayer un passage. Les nids sont partout, leurs occupants aussi. Il faut faire attention de ne pas trop les déranger mais qu'ils se rassurent, ils retrouveront rapidement leur tranquillité après notre passage. Promis, nous ne dérangerons rien et ne ramènerons rien d'autre que quelques dizaines de superbes clichés et une envie d'y revenir. La pellicule ne sera pas la seule à être impressionnée : chaque recoin, bétonné ou pas, abrite son lot de vie. Ça piaille de partout. Quelques ailes vindicatives nous frôlent et nous obligent parfois à chercher un abri plus sûr. Quand je vous dis qu'Hitchcock n'est pas loin...

L'intérieur du fort est vide mais quelques vestiges métalliques ou bétonnés restent remarquables comme le mécanisme du pont levis (système à la Lacoste) de la galerie centrale dont il ne reste que peu d'exemplaires en France (Six répertoriés, un seul complet : porte de Brisach à Belfort), le nombre incroyable ("anormal" dit monsieur malchair) de points d'eau, de lavabos et les traces de l'usine électrique. Les squelettes macabres des machines rouillées, le mécanisme du pont levis à poids qui semble attendre le retour d'une porte plus solide que la grille métallique en place, les sous-sellettes des canons encore présentes, tout prouve le passage inexorable du temps qui n'épargne rien. La pénombre et l'humidité aident au pourrissement des outils de destruction créés par et contre l'homme.

Sur les dessus, la végétation a tendance à essayer de reprendre quelques droits que les constructeurs ne lui avaient sûrement pas donnés. Les oiseaux y sont plus pacifiques. Tout ce qui culmine sert de perchoir : cheminées, tourelles, postes de commande de tir ... Les oisillons s'enfuient à notre approche, les adultes tournent et crient. Leurs fientes blanchissent tout et nous avons de la chance de ne pas encore en avoir reçu notre content. Les pluies cherbourgeoises et les tempêtes auront vite fait, mais en vain, de nettoyer tout cela. Ici un goéland achève son repas : un bébé mort. Pas de gaspillage de protéine ! Là, sur le seul arbuste de la place, une famille d'aigrettes a élu domicile. Les innombrables goélands ne semblent pas s'y intéresser et la couvée est prospère. Les oiseaux cohabitent.

Un goéland argenté semble garder le panneau solaire alimentant la balise d'entrée de port tandis que la foule de ses congénères surveillent la passe et pique régulièrement, en un majestueux vol acrobatique, pour y chercher pitance. Il y a tant de petits à nourrir. Quelques œufs encore et des poussins plus jeunes prouvent que la saison de la couvaison n'est pas finie.

Nous quittons, presque à regret ce lieu où, en fait, l'homme n'a plus sa place. Qu'il reste encore longtemps ce merveilleux refuge dont le temps s'occupe tranquillement de la déconstruction.

Le mercredi est consacré à la **digue du large** avec ses trois forts et ses batteries intermédiaires. Nous déjeunerons sur place et l'on viendra nous récupérer en fin d'après-midi. La traversée se passe plutôt bien malgré une mer un peu plus formée que ces deux derniers jours. Le dauphin qui squatte la rade depuis plusieurs mois nous accompagne et joue avec les remous provoqués par le moteur du zodiac. Nous avons beaucoup de chance...

Nous sommes cependant obligés d'aborder par le fort central en raison d'un violent courant rendant l'accostage à l'est difficile. La marée basse nous empêchant de pénétrer dans le petit port de ce fort en ruine. Quoi qu'il en soit et après près d'un kilomètre cinq de marche nous arrivons au pied du **fort de l'Est**. Sabordé en 1940 par les derniers combattants français en place lors de l'inexorable avancée allemande, il n'en reste apparemment pas grand-chose et pourtant...

Etrange spectacle que cet amas de roches pesant vraisemblablement plusieurs tonnes chacune, morceaux d'arches et plaques de béton se mêlant en un même chaos, ferrailles rouillant la pierre en se désagrégeant au fil des années et des incessants assauts du vent, des vagues et des embruns. Ici, c'est le royaume des cormorans. Ils sont partout et leur ballet noir tourne en attendant que nous laissions la place. Moins vindicatifs que les goélands, ils ne s'approchent pas mais leur vigilance ne souffre aucun relâchement.

Malgré le plan, il est difficile de repérer les infrastructures préexistantes. On devine plus que l'on ne sait : « Là, il doit y avoir et ici... »... Sur les hauts, les sous-sellettes des canons de 320 mm semblent vouloir faire un plongeon dans la passe mais leur socle de béton est encore bien arrimé et elles devront rester là, vestiges immobiles à l'entrée est de la grande rade. Le chaos est en partie visitable. L'on pénètre alors dans quelques galeries effondrées qui s'élargissent lorsque l'on a réussi à en franchir l'entrée. Anciens dortoirs, magasins à munitions ou autres salles désormais vides servent à la nidification des cormorans. Leurs oisillons, déjà de bonne taille, sont omniprésents et lancent leur bec jaune vers le visiteur qui s'approche un peu trop.

Il est temps de les laisser tranquille et de retraverser les 1400 mètres de digue, ponctuées de guérites blindées, ressemblants à des échauguettes, et autres traces de la présence militaire (emplacement de mortiers, caissons à munitions...) à jamais gravées sur les blocs qui les supportaient.

Le **fort du centre**, terminé en 1859, remplaça une batterie, voulue par Napoléon 1er, qui fut détruite lors d'une terrible et meurtrière tempête en 1808. Il a subi une pluie de bombardement. Ses hauts en témoignent douloureusement. Partout des trous d'obus, des impacts de balles... Mais la structure en granit et béton, pour sa part, a parfaitement résisté aux assauts meurtriers.

Une des passerelles qui permettent d'entrer dans sa partie sud a dû être renforcée. L'appareillage du pont

levis est encore en place. Il s'agit d'un système à la Poncelet à chaînes de masselottes. Les ferrailleurs sont passés par là mais n'ont sans doute pas eu le temps de tout emporter. Il reste à l'intérieur de cette bâtisse un nombre impressionnants de reliques rouillées témoignant de l'activité passé dont un énorme treuil dans la galerie principale. L'on trouve aussi, entre autres curiosités remarquables, une inscription et une fresque allemande datant des années d'occupation (monsieur malcahir précise que ce fort fut l'ultime bastion de résistance lors des combats pour la libération de Cherbourg en juin 1944).

Dans les anciens locaux disciplinaires gisent plusieurs dizaines de cadavres de cormorans bien décomposés que l'on dirait presque momifiés. L'odeur est pestilentielle. Ils ont dû se laisser surprendre par une porte refermée par le vent après leur entrée et n'ont plus su sortir. La porte est désormais bloquée en position ouverte pour éviter à d'autres ce piège mortel.

Ce fort est, malheureusement, régulièrement visité et probablement utilisé pour des exercices et par les ouvriers travaillant à la maintenance et à la réfection de la grande digue. Un véritable dépotoir, par endroit traînent des sacs poubelles remplis et largement éventrés par les oiseaux ainsi que d'innombrables ordures en tout genre allant de bouteilles (plastique ou verre) au reste de fils et boîte de fer de toute sorte qui auraient dû repartir avec leurs utilisateurs. Nous avons, quant à nous, rapatrié à terre les déchets de notre sachet repas...

En route vers l'ouest, nous faisons une halte, à un peu plus d'un kilomètre, à l'emplacement d'une des **batteries intermédiaires** implantées sur la digue.

Cette dernière est un précieux témoin (en fait la dernière intacte avec celle de Toulbroch à Brest, précise monsieur Malchair) de ce qu'était une batterie de mortiers à la fin du XIXème siècle. Il est vrai que, n'ayant pas de point d'accostage, les diverses batteries intermédiaires dépendaient de toute façon de l'un des trois forts selon où elles se situaient. A cet endroit la digue est notoirement élargie et l'on peut voir les traces des rails qui permettaient l'acheminement des munitions. Là encore quelques oiseaux et leurs petits se sont installés mais rien à voir avec les sites précédents bien sûr.

Le vent commençant à forcir nous n'y passons qu'un moment et repartons plus à l'ouest à quelques 930 mètres de là.

Monsieur Dupuis nous ouvre alors la porte du **fort de l'Ouest**, fermé en temps normal et interdit de visite (comme le reste de la digue en ce qui concerne l'interdiction). Privilégiés, nous l'avons été pendant ces trois jours, nous en étions tout à fait conscients.

Quelques-unes des salles de ce fort ont été et semblent encore utilisées par Phares et Balises. Des bouteilles d'eau minérales datant d'un récent passage semblent l'attester contrairement à la gazinière et la toile cirée de la table de ce qui sert de cuisine qui semblent ne pas avoir vu l'ombre d'un coup d'éponge depuis des lustres.

Nous pénétrons dans la pénombre des galeries et trouvons l'escalier qui mène au phare rouge. Pour parvenir sur les dessus du fort, ce n'est pas le bon chemin (le phare n'ayant pas d'autre débouché que cet accès souterrain) mais qu'à cela ne tienne, nous ne sommes pas à un escalier près. Nous avons déjà parcouru près de cinq kilomètres depuis le matin sans compter les kilomètres de galeries, escaliers en tout genre et autres piétinements et allers-retours lors de la visite de chacun des forts de cette immense digue (3650 mètres).

Là, à côté de l'éolienne engrangeant l'énergie qu'elle redonnera ensuite à la balise, les sous-sellettes des canons de 100 et de 320 reposent. Leur dentition crénelée ne supporte plus quelque armement que ce soit.

L'ouverture des monte-charges des obus nous montrent ce qu'il reste de leurs mécanismes, déjà fort modernes (il n'y manquait qu'un peu d'électronique pour ressembler à ce qui se fait de nos jours) et rouillés. Environ dix mètres en dessous de nos pieds, dans les salles obscures gisent les restes des usines électriques. Les carcasses des chariots et les rails sur lesquels ils se déplaçaient témoignent de la grande activité qui régnait alors.

Un obus sur son monte-charge trône encore dans la nuit devenue éternelle d'un magasin.

Ce fort est quasiment le frère jumeau du fort de l'Est et a subi pratiquement les mêmes aménagements. L'un explique l'autre. Mais les deux sont incontestablement à voir. C'est sans doute en visitant ce fort que j'ai pu le mieux comprendre la répartition logique des canons et des monte-charges qui les approvisionnaient en obus, l'utilité des usines électriques, les manœuvres des projecteurs (ceux de l'île Pelée, de Querqueville et celui de la batterie intermédiaire principale), l'agencement des citernes et des systèmes de filtration de l'eau (filtre Chamberland principalement) ainsi que les différents raccordements permettant au tout de fonctionner harmonieusement au profit des dizaines de permanents qui y passaient de nombreux jours sans pouvoir

descendre à terre.

Il faut dire que nous avons encore du temps puisque le zodiac ne viendrait nous chercher qu'à 16 heures 30. De plus, rassasié d'oiseaux et saturé des belles images qu'ils m'avaient permis de faire, j'étais sans doute un peu plus attentif. L'odeur ambiante, écœurante d'humidité et de cadavres aviaires, nous rappellent que la mort fait partie du jeu. Le lent pourrissement des choses et des êtres qui habitent encore les diverses constructions de la digue en est la preuve indéniable.

Ces trois jours de découverte et de plein air se terminent lorsque le zodiac, piloté par le second-maître De Blois, et le second-maître Boullé accoste dans le petit port du fort de l'Ouest. La marée est haute et nous pouvons embarquer sans difficultés. La mer s'est un peu formée et le zodiac danse sur les vagues nous faisant encore un peu profiter du bienfait des embruns qu'il provoque. Il ne nous faut pas longtemps pour accoster au ponton du petit port de Querqueville.

Nous avons quitté ce phénoménal ouvrage humain fermant la plus grande rade artificielle du monde pour retourner à terre et sur terre où nous reprendrons bien vite nos occupations habituelles non sans avoir une pensée émue pour ceux, ces milliers d'hommes, qui y ont travaillé des semaines entières, ne descendant à terre que le dimanche (pour la messe), durant tout le XIXème siècle.

A l'heure où la Marine cherche à se défaire de ses vieux avoirs immobiliers au profit d'on ne sait quels projets plus ou moins viables, une chose est sûre : les oiseaux savent quoi en faire. Entretien des digues car sans elles certaines parties de la ville risqueraient régulièrement l'inondation lors des grandes marées mais laissons le temps aux vents, aux embruns, aux tempêtes, au sel et au gel (assez rare à Cherbourg, il faut bien le dire) de déconstruire, à leur rythme, les ouvrages qu'elles supportent.

Ils constituent une réserve de vie indéniable, un bien beau paysage et surtout la preuve de l'ingéniosité des hommes du passé capables d'édifier d'aussi solides forteresses.

Querqueville, le 29 juin 2008

En ce qui concerne les détails techniques des fortifications de la rade et des armements en tous genre, rendez-vous sur le site de **monsieur Malchair** (passionné belge) <http://www.fortiff.be> ou par le lien de ce blog "fortifications françaises 1874 - 1914". (En navigant sur ce site, vous pourrez trouver des informations sur toutes les fortifications françaises et belges)